



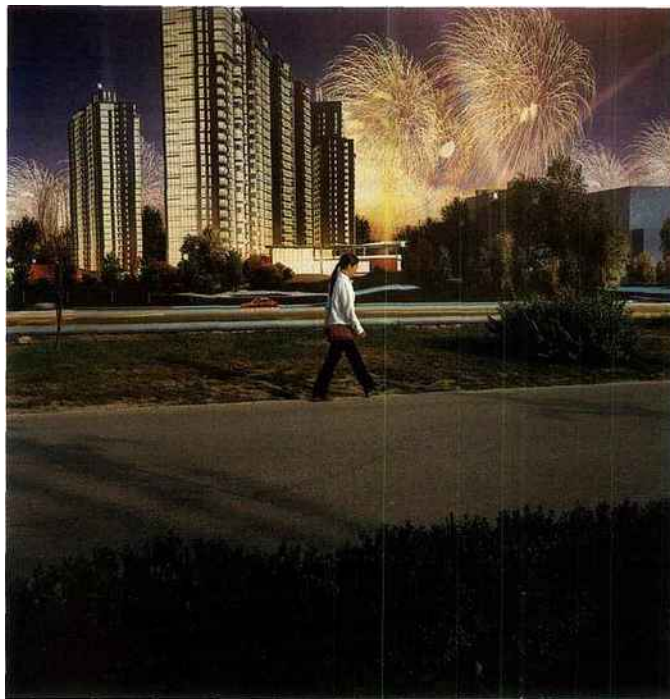
Portrait

De gauche
à droite -

Pékin 2005
© Patrick Zachmann
/ Magnum Photos

Wenzhou
1991 2007
© Patrick Zachmann
/ Magnum Photos

Tournage du film
"Liao Zhongkai"
de Tang Xiao Dan,
situé dans les
années 1920
Shanghai, 1982
© Patrick Zachmann
/ Magnum Photos



Patrick Zachmann

Images de mémoire et d'ailleurs

"So long, China", l'exposition à la MEP et le beau livre publié aux éditions Xavier Barral, ferme trente années de travail continu mené par Patrick Zachmann sur la Chine et les Chinois. Lauréat du prix Niépce en 1989, membre de Magnum Photos depuis 1990, l'homme construit une œuvre fondée sur les thèmes majeurs et universels de l'immigration, de la mémoire et de l'identité. Rencontre avec l'auteur de douze livres et cinq films essentiellement voués au récit quand il s'imprègne de l'histoire et des mutations du monde contemporain.



Chasseur d'Images - Qu'est-ce qui vous a amené à vous inscrire au stage de Guy Le Querrec aux Rencontres d'Arles de 1976 ?

Patrick Zachmann - Ce stage a été ma seule formation professionnelle, après une expérience de vendeur à la FNAC et d'employé au service photo du site de la Villette. Guy Le Querrec a été un formidable pédagogue, j'ai beaucoup appris en le voyant travailler. J'étais en phase avec cette photographie sociale, humaine, j'avais encore la naïveté de penser que la photographie pourrait changer le monde. Je revenais du Portugal où j'avais couvert la Révolution des œillets, en freelance. J'y avais rencontré le jeune directeur d'une petite agence, Norma press, qui aime mes photos. J'ai ensuite rejoint l'agence Rush tout juste créée. J'y suis resté sept ans, avant de redevenir freelance.

À partir de quand vous êtes-vous intéressé à l'immigration et à l'identité qui occupent une grande part de votre travail ?

Je suis petit-fils d'immigré juif, l'identité et la mémoire ont toujours traversé mon travail. Je venais d'un milieu qui voulait effacer le passé, être assimilé, et je suis passé par une période de mal-être et de colère. J'avais besoin de savoir ce que ça voulait dire d'être juif, d'être français, de me réconcilier avec l'histoire de France récente qui avait vu des Français dénoncer mes grands-parents et les envoyer à Auschwitz, de comprendre comment je peux vivre dans un pays où j'avais adolescent subi des agressions antisémites sans rien connaître de mon histoire ni du judaïsme.

À quoi tient votre attachement à la Chine ?

Ce qui m'a motivé au départ, c'est un fantasme d'Occidental, le côté secret des fumeries d'opium, des prostituées, l'atmosphère du cinéma shanghaien des années 30, un mélange d'orient et d'occident. Par la suite, j'ai vu des ponts entre les diasporas : les persécutions, la famille, la contradiction de la richesse et du poids d'une histoire millénaire. Je suis allé vers l'opposé, vers celui dont je ne pouvais comprendre ni l'écriture, ni le mode de pensée, tout en me reconnaissant dans beaucoup de choses et cela a abouti à *W ou l'œil d'un long nez*. Ces quinze dernières années, j'ai voulu travailler en couleur sur des séries contemporaines en essayant de visualiser le chaos du paysage urbain, la perte de repères des différentes générations qui sont passées d'une idéologie à une autre, d'une économie à une autre en si peu de temps. Les Chinois empreints de confucianisme ont été éduqués à ne pas trop parler, à cacher leurs émotions, à être humbles, ce qui ressemble à mon histoire familiale. Cela rejoint mes images sur la Mafia et l'omertà : il s'agit toujours de familles et du silence qui génère des tensions, des interdits, des tabous. Ce qui me plaît dans la photographie, c'est cette force qui reside dans son silence, qui répond à des critères impalpables pour finalement arriver à quelque chose d'universel. Je n'aime pas l'anecdotique, je suis plus dans des moments que dans l'instant, même quand je chronique les journées de la place Tian'anmen à Pékin de 1989 ou le tremblement de terre du Sichuan en 2008.

Que représente votre intégration à Magnum ?

J'ai été approché par Richard Kalvar au moment



"Ce qui me plaît dans la photographie, c'est cette force qui réside dans son silence"

de ma période freelance où je publiais beaucoup, dans *GÉO*, à *Libé*, dans *Le Monde*, *Télérama*, et je commençais aussi à travailler en international. Mes travaux sur la Mafia à Naples, sur les quartiers nord de Marseille, le début de mes recherches sur les Juifs m'avaient fait connaître. Outre le prestige de l'agence, j'étais impressionné par ce groupe fort qui avait derrière lui une histoire, celle de la photographie mais aussi celle du monde, dans laquelle je pouvais m'identifier et trouver des liens, même si je ne me suis jamais senti photographe de rue. Je m'identifiais plutôt à des auteurs comme Depardon, Koudelka ou Eugene Richards. Magnum représentait une approche humaine plus qu'humaniste, et c'était un îlot de résistance qui défendait les photographes, avec une tradition, une déontologie, une éthique dont Cartier-Bresson s'est fait le gardien jusqu'à sa mort.

Comment parvenez-vous à élaborer un style ou du moins une vision différente en fonction de chacun de vos grands sujets ?

Je suis obsédé par la crainte de me répéter, d'ennuyer et de m'ennuyer moi-même. Si j'ai déjà des images en tête, ça ne m'intéresse pas, je préfère prendre le risque d'aller vers quelque chose que je connais moins ou pas. Je traite souvent des mêmes thèmes, mais je m'efforce d'avoir des approches différentes, je réfléchis à ce que je veux montrer et à la manière de le faire : le noir ou la couleur, le 24x36, le moyen format ou le panoramique, prendre du son ou filmer. À Naples, j'étais parti avec mes deux boîtiers Leica, un 28 et un 35 mm. Pour les Maliens, j'ai utilisé la couleur pour ceux qui vivaient à Ivry, et le noir et blanc pour ceux d'Afrique, comme un appel à l'imagi-

naire, au voyage. Pour la diaspora chinoise je me suis aperçu qu'il est très difficile à un Occidental de s'introduire dans les communautés installées à l'étranger. On me montrait volontiers la face extérieure, brillante, exotique, mais tout se fermait dès que je voulais faire des photos de tripots, de bas-fonds, de clandestins ou même d'intimité de famille : les Chinois expatriés se construisent une façade et j'ai misé sur la couleur pour transcrire cette mise en scène. Mais pour le reste, le caché, le passé, la Chine rurale encore pleine de traditions vouées à être détruites, j'ai choisi le noir et blanc. Au Chili c'est le panoramique que j'ai intégré à mon film en travelling. En tout cas, je me suis toujours méfié du style affirmé qui ferait dire : "C'est du Zachmann". En revanche, j'es-père que tout mon travail comporte une cohérence, qui, pour moi, compte plus que le style.

Cette cohérence s'imprime-t-elle comme un impératif en amont des sujets ?

Quand je commence un sujet, je connais le point de départ, jamais l'arrivée. Je pensais faire un film sur le Chili, sur le travail de la mémoire et cela m'a conduit en Argentine, au Rwanda, en Bosnie, à Paris et finalement à Auschwitz. Arrivé là-bas, j'ai compris que plus que la mémoire, c'est la disparition des corps qui m'avait poussé à suivre cet itinéraire, pour retrouver l'image manquante.

Quelle différence faites-vous entre les livres et les films aussi présents dans votre production ?

Tous les films que j'ai faits sont liés à un travail photographique antérieur. Quand je réalise un film, c'est que je m'aperçois des limites de la photographie. Bien des années après la publication d'*Enquête*

d'*identité*, je me suis rendu compte que mon père apparaissait très peu dans mes photos. En même temps, je l'entendais raconter des blagues juives, mais jamais son histoire. C'est ce qui m'a inspiré mon premier film *La Mémoire de mon père*. J'ai retrouvé cette nécessité pour mon travail sur le Chili : je me suis rendu compte que la photographie ne serait pas à la hauteur de l'émotion, de la force du témoignage des enfants de victimes ou des survivants.

Quels projets formez-vous pour l'avenir proche ?

Après l'exposition à la MEP et ce livre important aux éditions Barral qui terminent un travail de trente ans sur la Chine, je n'ai pas le désir de m'investir dans un grand sujet photographique, mais plutôt de répondre à des commandes. Je travaille aussi depuis cinq ans sur un long-métrage de fiction.

Propos recueillis par Gilles La Hire

• Patrick Zachmann - *So long, China. Maison européenne de la photo, 5/7 rue de Fourcy, Paris 4^e, du 6 avril au 5 juin.*

• *So long, China. Photographies et textes Patrick Zachmann, 592 pages 17 x 23 cm, 345 photos N&B et couleur, relié, éditions Xavier Barral, 45 €. Édition limitée numérotée de 1 à 50 sous étui, accompagnée d'un tirage 16x21,5 cm argentique N&B signé, réalisé avec le soutien du laboratoire Picto. Prix de lancement : 400 € TTC.*

